

guerre, à peu près tous les hauts fonctionnaires d'Ottawa affichaient les couleurs libérales. Or, à mon avis, une telle généralisation est boiteuse à l'extrême. En ce qui concerne Norman Robertson, je la sais erronée. Il est vrai qu'il a été nommé à un poste au ministère des Affaires extérieures en 1929 par Mackenzie King. Mais il est également vrai qu'il a servi avec la même conscience et la même fidélité tant les gouvernements de R.B. Bennet et de John Diefenbaker que ceux de Mackenzie King, de Louis St-Laurent et de L.B. Pearson. Il n'aurait pu agir autrement sans entacher sa réputation de fonctionnaire, à laquelle il tenait beaucoup. Incidemment, il m'a confié un jour que son passeport diplomatique avait toujours porté la mention «fonctionnaire» plutôt que le titre de «diplomate». Ce fait, en soi peu important, en dit long à son sujet, comme je vais tenter de le démontrer. Autre détail intéressant: il n'est pas de secrétaire d'État aux Affaires extérieures qu'il ait plus apprécié que Howard Green, le député conservateur de Vancouver-Quadra.

Si on a été souvent porté à voir en lui un Libéral, c'est, je suppose, parce que la période pendant laquelle il a exercé le plus d'influence a coïncidé avec celle où il était très près de Mackenzie King, soit de janvier 1941, quand il a succédé à O.D. Skelton comme sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, à septembre 1946, date de sa nomination au poste de haut-commissaire à Londres. De fait, rares sont ceux qui, durant ces années, ont été plus près du Premier ministre ou ont eu avec lui des rapports plus fréquents. Mais il est faux de conclure de ces relations à un engagement personnel ou partisan. Je puis même apporter une preuve concluante du contraire.

Lorsque Mackenzie King est décédé en juillet 1950, Norman et Jetti Robertson se trouvaient avec ma femme et moi à la maison d'été de mes parents, dans une île située un peu au nord de Pointe-au-Baril, sur la baie Georgienne. Norman et moi étions allés en chaloupe à moteur au magasin général quérir le courrier, faire le plein d'essence et acheter quelques épiceries. C'est là que Norman a appris la mort de Mackenzie King et qu'il a été mis au courant des dispositions prises pour les funérailles; il devenait exécuter littéraire et allait être porteur honoraire. Il lui fallait donc rentrer à Ottawa sans tarder. Entre temps nous sommes retournés dans l'île. Une fois le moteur en marche, je me suis tourné vers Norman et j'ai fait, au sujet de feu le premier ministre, une observation anodine qui, dans les circonstances, me paraissait appropriée. Je n'oublierai jamais sa réponse. Il me dit tout simplement, «Je n'ai jamais décelé de grandeur chez lui». Cette observation tombée des lèvres d'une personne aussi bien placée pour juger, je ne l'ai jamais oubliée. Elle a inévitablement influé sur mon jugement des appréciations qui ont été faites, au cours des ans, de l'homme et du chef qu'a été Mackenzie King.

Les autres pays

Je me dois aussi de dire au moins quelques mots de son attitude à l'égard d'autres pays et en particulier de ceux qui ont occupé une place importante dans les relations extérieures du Canada durant la période où il a assumé dans ce domaine, à divers titres, de très grandes responsabilités. D'abord, l'expérience m'a démontré, et j'en suis d'ailleurs convaincu, qu'à peu près tous les diplomates, quelque vigueur qu'ils puissent mettre à le nier et à s'en défendre, ont des préjugés parfois très ancrés contre tel ou tel pays. Ils sont anti-Américains, anti-Français, anti-Britanniques, anti-Arabes ou anti-Israéliens. Or de tous ceux que j'ai connus, Norman Robertson est un des rares diplomates chez qui je n'ai jamais pu déceler ce genre de préjugés sous-jacents. Son séjour à Washington à titre d'ambassadeur n'a peut-être pas été la période la plus heureuse de sa carrière, mais je n'ai jamais pu découvrir chez lui la moindre trace d'antiaméricanisme. Cela n'a pas lieu de nous étonner de la part d'un homme qui a fait des études à la Brookings Institution et qui, après avoir enseigné déjà à Harvard, a pris un congé d'une année en 1933-1934 pour y retourner professer une seconde fois. A Londres, il était tout à fait à l'aise et, à mon avis, les relations entre les ministères d'Ottawa et ceux de Whitehall n'ont jamais été meilleures qu'au cours de ses deux mandats au haut-commissariat. Mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est qu'il était aussi à l'aise et chez lui à Paris. Nous y étions vers la fin de l'automne de 1958 à l'occasion d'une réunion du Conseil de l'Atlantique-Nord qui allait être suivie d'une rencontre des chefs de mission canadiens en Europe. Nous trouvions le temps d'arpenter les rues et les boulevards et j'étais sans cesse étonné de voir combien il connaissait Paris, ce qui s'était passé dans tel arrondissement et quel écrivain ou musicien célèbre avait habité tel ou tel coin de la Ville-Lumière. Rares étaient les vacances qu'il goûtait plus que ses séjours chez son vieil ami Darsie Gillie, qui habitait l'île Saint-Louis et fut pendant des années le correspondant attitré du *Manchester Guardian* à Paris.

Mais, dira-t-on sans doute, que penser de son attitude à l'égard de l'Union Soviétique? Je ne saurais me prononcer à ce sujet de façon catégorique. Mais il me semble, en rétrospective, qu'il n'était pas plus antisoviétique que ne l'exigeaient les événements. Là aussi, il était porté à la sympathie. Par nature et par tempérament, il n'était contre aucun pays. Or, à mon avis, c'est là une qualité aussi rare que précieuse chez les diplomates.

Plus profondément canadien

On dira peut-être que cette qualité tenait à un certain cosmopolitisme. Un essayiste ayant ses coudees franches pourraient nuancer davantage et verrait peut-être une part de vérité dans cette affirmation. Mais ce me semble peu important, car il était